

E/1959.06.06 — André Malraux, «Quatre Jours en Grèce avec André Malraux», compte rendu du voyage à Athènes et propos de Malraux recueillis par Jacques-Olivier, *Le Figaro* [Paris], n° 685, 6 juin 1959, p. 1 et 8, (*Le Figaro littéraire*).

André Malraux

Quatre jours en Grèce avec André Malraux (par Jacques-Olivier)

En écoutant l'écrivain de «*La Métamorphose des dieux*»

dialoguer avec l'élite athénienne

Athènes, 28 – 31 mai

Vous avez eu et l'image et l'écho de cette nuit, la nuit où Malraux parla sur l'Acropole. Cueillons donc à présent les minutes des jours qui suivirent où ne cessa de dialoguer – et sur quel ton grâce à un homme ! – la France avec la Grèce.

Mais grâces d'abord soient rendues à la nuit; elle a tout commencé, elle a donné son élan, sa chaleur, son souffle à tout notre séjour; nul de ceux qui la vécurent ne pourrait oublier l'éclat de cette splendide offrande que le verbe d'un grand humaniste fit briller dans la tiède pénombre de la Pnyx, parapet de ville scintillante, entre les étoiles là-haut, la mer qu'on sait là-bas qui respire et, soudain embrasée, l'Acropole, haut lieu du monde, «symbole illustre de l'Occident» qui n'est point forteresse, mais elle-même «vaste offrande», comme l'a écrit l'auteur de *La Métamorphose des dieux*.

Jeudi, 28, minuit

C'était lui, en même temps que le ministre, de la France, de l'esprit, du courage, de l'espoir, c'était Malraux, écrivain et artiste, qui descendait cette nuit, heureux, les pentes de la colline.

Nous savions, nous, qu'avant tout s'imposait, restait dans la mémoire, ce haut poème d'humaine dignité que fut le discours, ce prologue dans le ciel, à la mesure du décor naturel de la nuit, des pierres, des lumières – le reste n'étant après tout que spectacle; nous savions qu'aucune machinerie ne peut rivaliser avec les couleurs du couchant, les rayons de la lune, qu'aucune lueur ajoutée n'égalera jamais la sublime brèche d'azur que font les Propylées avec le ciel.

Nous savions. Mais nous goûtions pourtant, avec la grandiose douceur du minuit athénien, l'impression saisissante de quelques instants du «Son et Lumière», les voix géantes poussant d'un coup hors de la terre, du ciel, des rocs, d'un peu partout dans la nuit, énorme et insolite magie.

Et Malraux murmurait :

— *Nous sommes là devant comme au temps où l'on donnait les premiers films. Cela peut devenir un antre, un prodigieux moyen d'expression...*

Et soudain, souriant :

— *Regardez ! D'autres Panathénées.*

C'était entre les oliviers, les pins, les cyprès, du mont, la longue théorie des milliers de matelots français de l'escadre en visite et qui, conviés au spectacle, redescendaient sagement vers la ville. Martial et charmant cortège, immense ruban qui éclairait, telles des apparitions, vivantes silhouettes françaises, la nuit grecque.

Mais rien de ce qui touche la mer, navires ou hommes, peut-il être étranger à la Grèce dont la mer est partout, comme l'art, à travers le pays ?

— *Artistes et marins; les Grecs...*

Notre compagnon a rêvé tout haut : nous pensons alors à ces lignes où l'historien poète d'une philosophie de l'art a lancé cette image : «Vue d'Asie, la Grèce est un envol de voile».

Quelqu'un lui rappelle cette phrase. Et de répondre :

— *Je n'ai pensé qu'ensuite on pouvait prendre le mot à double sens, les voiles des navires. Il s'agissait d'abord, vous le savez, des plis, des drapés que la Grèce*

apporte, avec le vent, dans la statuaire. Après tout pourquoi pas ? Les plis et les voiles du navire, le vent sur la mer, le vent sur les robes... artistes et marins.

Dans le ciel sans lune, l'Acropole sous la clarté des feux à présent plus discrets prend – presque – des couleurs de jour. Elle veille, phare le plus divin qu'ait jamais dressé l'homme sur l'océan des siècles.

Vendredi 29 mai

Chaque jour, nous laissons durant des heures, le ministre d'Etat à ses devoirs officiels. Mais impossible d'abord, pour ces intellectuels grecs si fin, si riches de culture, impossible, pour eux comme pour nous, de ne pas sans cesse retrouver dans le ministre chargé des Affaires culturelles celui que de Gaulle voulut à ce poste parce qu'il se nomme André Malraux.

On lui a dit tout de suite, dès l'Acropole, pourquoi on l'attendait; dans un français impeccable, avec une émouvante noblesse de ton, le ministre grec à la présidence du Conseil, M. Constantin Tsatsos, dont le visage brille d'intelligence, n'a pas manqué de saluer le ministre écrivain venant de France par ces mots rares :

— Soyez le bienvenu dans votre patrie, parce que homme de pensée... Soyez le bienvenu dans votre patrie, parce que Français dépositaire du merveilleux patrimoine légué par les siècles, soyez le bienvenu dans votre patrie, parce que André Malraux...

C'est bien parce qu'André Malraux est lui-même que les Grecs disent qu'il est ici chez lui.

Et qu'on se hâte ce soir pour l'entendre à l'Ecole française d'Athènes.

En montant la rue qui mène à l'une des plus vieilles et des plus belles maisons de la France en Grèce, des amis grecs me disent :

— Vous savez que le discours de Malraux a fait une impression formidable. Jamais on ne nous avait parlé ainsi, dans cette langue, avec ce ton, ce souffle.

Un autre reprend :

— Et surtout il a développé tous les thèmes qui nous touchent : la Grèce non seulement éternelle, mais vivante; la communion de la France et de la Grèce dans le fanatisme de la liberté, dans la résistance contre la tyrannie. Ah ! cette phrase : «*Lorsque le dernier tué de la Résistance grecque s'est collé au sol sur lequel il allait passer sa première nuit de mort, il est tombé sur la terre où était né le plus noble et le plus ancien des refus humains, sous les mêmes étoiles qui avaient veillé les morts de Salamine. Nous avons appris dans le sang la même vérité... Cette vérité, c'est qu'entre toutes les valeurs de l'esprit les plus fécondes sont celles qui naissent de la communion et du courage.*»

Une jeune femme au beau sourire ajoute :

— Comme c'est bien dit, comme il fallait le dire... Savez-vous que la traduction grecque intégrale du discours de Malraux est déjà distribuée dans les écoles, en texte d'étude ?

... C'est vrai que la présence d'André Malraux a créé à Athènes durant ces quatre jours une sorte d'excitation intellectuelle où, de toutes parts dans les cercles de la ville, l'on discute culture, art et langage... Nous voici à l'entrée du beau jardin de l'École française d'Athènes. Il est six heures du soir. Ce n'est plus la grande chaleur, et pas encore le crépuscule, une tiédeur divine, une clarté à la mesure humaine, la rumeur de fête d'une petite foule choisie d'invités qui accueillent l'homme venu de France, venue ici pour écouter l'artiste, l'interroger avec ferveur. Sur la façade de l'école flotte le drapeau tricolore au-dessus d'une Marianne française au profil de Pallas Athéné...

Georges Daux, l'éminent directeur de l'illustre maison où des générations d'archéologues français aident la Grèce dans son éternité, Georges Daux accueille le ministre dans une petite salle comble, tandis que le soleil et quelques cris d'oiseaux entrent par les baies. On sent Malraux ému de cette confiance, de cette attente qui entoure l'auteur des *Voix du silence*, du *Musée imaginaire*, de *La Métamorphose des dieux*. Quelles questions va-t-on lui poser ? D'abord l'une de celles qui préoccupent surtout tous les savants français et grecs de l'archéologie :

— Quelle importance André Malraux attache-t-il à la découverte de l'art byzantin ? ...

Comme ces minutes sont étranges et belles !

Malraux parle d'abondance, rêve tout haut dans son domaine devant la salle qui retient son souffle; la parole retrouve ici, en style parlé, l'élan des grands ouvrages. D'un vaste coup d'aile l'écrivain fait la synthèse de toutes les découvertes humaines qui ne cessent pas. Il montre comme l'art moderne prend naissance dans l'art le plus ancien. Il dit :

— *L'art moderne commence à tel ou tel nom, Cézanne ou Manet, mais je pense qu'il commence à un tableau très déterminé. Ce tableau c'est Olympia. Vous le connaissez tous. Vous l'admirez. Eh bien ! lorsque Olympia fut exposé on a dû faire protéger le chef-d'œuvre par la police.*

Silence surpris dans la salle...

— *C'est vrai, reprend Malraux, jamais en Europe on n'avait vu protéger un tableau. N'est-il pas extraordinaire qu'une foule se soit précipitée sur ce tableau pour le lacérer ? Le plus étonnant pour nous n'est pas le génie de Manet, mais que ce nu parmi d'autres ait porté en lui une puissance mystérieuse qui créait la colère.*

Et Malraux précise :

— *Lorsque Manet fit Olympia, il se référait au même domaine inconnu que les sculpteurs sumériens et que les peintres byzantins... Le point commun est que, à Byzance comme chez Manet, la forme est l'expression de quelque chose qui n'existerait pas sans elle, qu'elle a mission de créer un monde supposé inconnu. L'importance capitale de la découverte de l'art byzantin, c'est d'avoir apporté au monde occidental la révélation de la liberté de la peinture. Tous les problèmes de l'art moderne tiennent en une seule phrase : la liberté de la peinture.*

A travers cinq millénaires...

Le public écoute cet homme d'Etat parler du mystère de l'art, de la liberté, du grand mouvement qui vient du fond des âges. Comment ne lui poserait-on pas ici, dans cette école, la plus cruciale des questions ?

— Pensez-vous que l'archéologue soit un réinventeur de valeurs mortes, qu'il soit en somme l'exécuteur testamentaire des civilisations disparues et mortelles ?

Et Malraux s'élançait de nouveau :

— *Le rôle de l'archéologue est un rôle de suggestion. C'est lui qui interroge. Car le phénomène central de la culture qui est en train de naître est l'extraordinaire puissance d'interrogation qu'apporte la civilisation. Il y avait une histoire continue, que l'on peut interpréter comme on voudra, qui consistait toujours à expliquer comment l'humanité était allée de l'origine à l'homme d'aujourd'hui. Mais à partir du moment où l'histoire est devenue celle de civilisations distinctes, à partir du moment où est née l'histoire discontinue, il n'y a plus d'histoire de l'humanité en tant que développement humain, il y a une interrogation fondamentale sur la nature humaine. L'archéologue nous apporte, avec la précision de ses travaux et de ses disciplines, un certain nombre d'essentielles questions qui nous forcent à comprendre que les plus hautes valeurs humaines peuvent se développer en vase clos, en constituant leur propre histoire. Les œuvres sumériennes vivent d'une vie étrange absolument irréductible à toute autre; elles ne sont pas enserrées dans leur passé comme les œuvres mortes, elles vivent pourtant dans un présent actualisé qui nous atteint à la façon des œuvres d'aujourd'hui. Si bien qu'à travers l'art, l'ensemble de la plus grande recherche humaine nous est en permanence suggérée comme une question. Nous sommes contraints de nous demander quel est l'élément fondamental qui fait qu'un sculpteur oublié depuis cinq millénaires, qui n'avait avec nous nul sentiment commun ni sur la vie, ni sur l'amour, ni sur la mort, traverse pourtant cinq millénaires, par ses silex taillés, avec la même force que l'amour maternel.*

Un monde fondé sur cette autre puissance, celle de l'art : André Malraux va conclure, en rappelant des faits :

— *Souvenons-nous... A Tokyo, il y a deux ans, deux millions de visiteurs se sont rendus à la grande exposition d'art français. Jamais aucune civilisation n'avait vu deux millions d'hommes passer devant des tableaux. A New York, l'exposition Van Gogh rassembla huit cent mille visiteurs. Quand à l'extraordinaire passion qui entoure Picasso, elle tient évidemment au mélange curieux entre la part de communication qu'on a avec son art et la part de mystère. Sa gloire ne serait certes pas de même nature si tous la comprenaient comme le comprennent les peintres. Pourtant, que Picasso soit plus célèbre d'un bout à l'autre du monde que ne l'a été, que ne l'est Raphaël, c'est tout de même un phénomène étrange ! Nous sommes donc en face de la découverte par notre civilisation de valeurs non rationalisées.*

Et voici la péroraison :

C'est notre siècle qui a redécouvert l'art médiéval, comme il est en train de découvrir l'art de l'Extrême-Orient, comme nous découvrons tous les arts de l'Orient, tous ceux même que le génie grec avait rejetés dans la nuit. Nous découvrons tous ces témoignages sans y attacher la signification religieuse qu'ils avaient. Nous les admirons comme des œuvres d'art. Il y a en nous un domaine mystérieux où les grandes figures d'Ellora, d'Elephanta, rejoignent la figure grecque de la Coré boudeuse qui est à l'Acropole. Quel est donc ce domaine ? Nous l'ignorons encore, mais c'est l'objet de notre étude future.

Tout se passe en définitive comme si les religions n'étaient pas autre chose que les livrets successifs d'une immense musique et comme si cette musique mystérieuse ne nous était transmise que par la communion des œuvres d'art.

Longtemps encore on parle sous la lumière qui décline, tandis qu'André Malraux, ministre, s'est discrètement éclipsé vers un dîner politique, ou bien la réception du jeune prince régent, le diadoque Constantin.

Quand Hélène passait...

Samedi 30 mai

Changement de décor, mais toujours dans la même atmosphère d'affection, de respect enthousiaste. Nous voici ce matin à l'autre et, aussi, glorieuse maison de France, l'Institut français d'Athènes qu'animent depuis plus de trente ans, de toute leur foi, Octave Merlier et sa femme, Melpo Merlier, assistés comme directeur d'études de Roger Milliex. C'est ici le plus solide bastion de la culture et de l'enseignement français en Grèce, une maison où la Grèce et la France communient dans les mêmes valeurs. Merlier et Milliex, parfaits connaisseurs de la littérature grecque moderne, ont rassemblé des milliers d'élèves grecs qui apprennent le français, forment des professeurs, organisent des expositions, dont l'exposition consacrée au grand poète national grec Solomos qui rassembla vingt-cinq mille visiteurs.

Avec André Malraux nous visitons les salles et les galeries pleines de clarté et de confort du bel Institut dont les Grecs sont aussi fiers que les Français. Nous admirons l'imprimerie où l'Institut édite en grec et en français livres, brochures, revues. Tout à coup nous voici dans la plus belle chaleur humaine : une salle bondée, vibrante, joyeuse, où Octave Merlier a rassemblé des étudiants et des étudiantes, des professeurs grecs, l'élite intellectuelle. En quelques mots, le directeur de l'Institut remercie le ministre et l'écrivain, évoque les gloires communes de la Grèce et de la France, fait passer, comme symbole de beauté, le fantôme d'Hélène de Troie dont les hommes disaient : «Il est juste de mourir pour elle, elle est si belle !»

Quelques mots ensuite de M. Canellopoulos, vice-président du Conseil, qui exalte la synthèse de l'action et de la pensée qu'on trouve en Grèce et en France, rappelle sa rencontre avec de Gaulle quelques jours après la bataille de Bir-Hakeim. L'enthousiasme monte dans la salle quand M. Tsatsos dit les mérites de la langue française, «la langue par excellence», se félicite de voir à l'Institut tant de Grecs apprendre une leçon de style, de discipline, et conclut à l'adresse de Malraux :

— Vous êtes la meilleure expression de cette nouvelle France vers laquelle se tournent tous nos espoirs. Oui, il y a dans votre vie une synthèse de l'action et de

l'esprit. Mais il y a une autre synthèse dans la République française d'aujourd'hui : c'est la synthèse de Charles de Gaulle et d'André Malraux.

C'est maintenant que nous allons entendre les dernières paroles officielles de Malraux à la Grèce, et peut-être les plus familièrement émouvantes :

Il dit, dans les sourires d'amitié de tous et de toutes :

— *Nous ne cessons de nous dire les uns aux autres : vous êtes chez nous, vous êtes chez vous. Ce qui veut dire que nous sommes tous ensemble dans un même lieu qui s'appelle la fraternité.*

Et reprenant à son tour l'évocation du passage d'Hélène, telle que la chante Homère, unissant la rumeur joyeuse des jeunes filles grecques qui l'écoutent en cette minute aux murmures de la foule antique quand passait la Beauté, André Malraux déclare :

— *Ce que nous avons entendu tout à l'heure, c'était bien aussi la rumeur semblable à celle des femmes de Troie, parce que ce qui venait de passer c'était notre souvenir de la beauté.*

... Il y a dans les premiers rangs de la salle deux femmes côte à côte au beau visage grave et meurtri : ce sont les veuves du plus grand poète et du plus grand romancier de la Grèce : l'une est Mme Sikelianos, l'autre est Mme Kazantzaki. C'est pour elles que Malraux parle quand il dit :

— *Oui, c'est ici qu'en français s'est élevée de nouveau cette rumeur, souvenir de la beauté, en présence de femmes dont on a cité les noms, qui représentent les plus grandes figures grecques et qui sont ici parmi nous. C'est en français que l'on apprend, que l'on s'émeut ici. Professeurs, qui avez permis cela pendant tant d'années, souvent dans des conditions difficiles, si on ne vous l'a pas dit encore, eh, bien ! on vous le dit enfin par ma voix : aujourd'hui, la France vous remercie.*

Ovation, et quand Malraux déclare que la France veut reprendre sa grande puissance d'accueil, il faut que Paris sache ce qui se passe en Grèce sur le plan de l'art, de la jeunesse et de l'espoir.

La voix de Malraux se fait à présent presque tendre, parlant à toute cette jeunesse dont les yeux brillent de plaisir et qu'il salue enfin ainsi :

— *Dans quelques années, je souhaite, Mesdemoiselles qui m'écoutez aujourd'hui, que l'une de vous soit devenue, comme le fut chez elle mon amie Gabriella Mistral, la grande poétesse de son pays. J'aimerais alors l'accueillir au nom de la France et lui dire : «J'ai grande joie à te voir, jeune fille, parce que toi aussi, comme Hélène, tu es la Grèce». Je lui prendrais la main et, m'excusant de n'avoir pas ici peut-être de fleurs si belles que chez vous, j'irai tout de même chercher la fleur d'un laurier qui pousse aux Tuileries. Elle la rapportera à l'Institut français d'Athènes.*

C'est fini. C'est ainsi qu'il fallait finir, sur le charme après la grandeur.

On va sur la terrasse. D'ici, l'Acropole semble s'envoler plus légère de son immense socle quasi féodal. Dans l'horizon de l'Acropole, Malraux signe *L'Espoir*, *La Condition humaine* aux jeunes filles de la Grèce.

Les heures passent plus vite que jamais. Dimanche matin, nous serons avec lui dans le musée de l'Acropole, l'écoutant admirer sans relâche toutes ces formes et ces sourires sublimes, ces têtes de cheval qui font dire à Malraux : «C'est la Grèce qui a inventé le cheval comme ami», ces visages d'éphèbes, tous ces Corés, dont la boudeuse qu'on retrouve. Et Athéna pensive, penchée sur sa lance, première et dernière image de la Grèce que seul depuis des siècles un Français nommé Malraux fut admis à honorer dans cette nuit unique sur l'Acropole.

Jacques-Olivier